

## *Salers*

**I**l y a dans la solitude cette aridité propre aux pierres. L'envol sec d'un oiseau. Ce que je nomme oiseau mais que je pourrais tout aussi bien dire grèbe huppé, fuligule morillon. Ce qui vole, et qui rase la surface liquide, et qui fait dire : je n'appartiens qu'à cela, qu'à cette coupure dans l'air, qu'à cet angle de pierre, au brut du granit, à l'éclat du silex. Il n'en faut pas davantage pour ne point vouloir frayer avec les pensées et les savoirs.

Au fond, que disent les pensées, les savoirs, si ce n'est souvent l'affirmation, haute en couleur, de soi, et de sa propre position ? Puisqu'il faut s'affirmer, défendre sa place, son originalité, chacun cherchant partout à attester ses idées, par le tissu marécageux de ce qui est pris pour soi et qui n'est en fait que l'accumulation inconsciente des traces informes des autres. Quel brouhaha que nos millions de voix, que nos milliards de vies tout le long de ces siècles harnachés, qui se superposent, s'entremêlent, se heurtent, s'annulent ! Bavardages, invectives, joutes, flots de mots comme on dit « un flot de paroles »<sup>1</sup>.

Le flot, c'est pourtant seulement, c'est pourtant surtout, ce fleuve qui passe sous ma fenêtre. Il s'échappe loin, aussi loin que le débit du courant le lui permet.

Décidément non, toutes ces pensées, toutes ces paroles, ce n'est pas un flot. Ni même un flot de boue, ni même un flot de fumier. Ces trois flots ont leur fonction, leur beauté, leur rôle, leur permanence, celui de l'eau, celui de la terre, celui de la nourriture.

Aussi, ce qui se déverse sur nos têtes, dans l'encombrement des flux et des émanations, cette cacophonie, c'est l'empoignade d'une multitude de « moi », qui se dispute des parts plus ou moins grandes de l'existence.

Nous y voici déjà, Søren Kierkegaard, avec ce mot : « moi ». Vous en débattiez longuement. En particulier dans votre *Traité du désespoir*. Qui n'en est pas un, de traité. Le titre a été mal traduit, a subi un tour de passe-passe. Le titre original en danois est : *Sygdommen till døden*. Autrement dit : *La maladie mortelle* ou, littéralement, *La maladie jusqu'à la mort*. Point de « traité » là-dedans. Bien sûr, comme vous le dites : « la maladie mortelle est le désespoir ». Le titre fallacieux, *Traité du désespoir*, mène sur une fausse piste : vous n'aimiez pas les systèmes, vous abhorriez les universitaires, beaucoup de théologiens également, et voilà que l'on vous met sur le dos, avant même de vous lire, le terme de « traité » !  
<sup>2</sup> Jean-Jacques Gateau rappelle dans son introduction (1931) de ce « traité » que pour vous, Kierkegaard, « rien ne s'enseigne ni n'est savoir, mais tout est vie, expérience vitale, problème « existentiel », nécessité de solitude <sup>3</sup> ». Quel beau « traité » que voilà !

*Livre Premier : Que le désespoir est la maladie mortelle.* Vous dites aussitôt : « L'homme est esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit ? C'est le moi. Mais alors, le moi ?<sup>4</sup> »

Oui, mais alors, le moi, *le soi-même* ? (dans le texte danois : *selvet, le soi-même*)

N'entrons pas dans de nouvelles théories, de nouveaux systèmes, car cet auto-examen du *soi* et de sa réalisation court à travers la philosophie et le monde nordique, depuis toujours pourrait-on dire <sup>5</sup>. Imagine-toi seul, le plus seul et le plus dégagé possible de ce qui se pensa avant toi, justement.

Voilà le plus difficile, le plus exigeant.

Ce serait comme vouloir traverser sans vêtements une avenue. Point d'habits, point d'attitude civilisée : le « sauvage », comme on l'entendait jadis. Oui, c'est de cette « sauvagerie » dont je veux vous parler, Søren.

Cette « sauvagerie » première, condition fondamentale pour « re-voir » le monde et nous-même, se révéler de nouveau à ce « soi-même » occulté, trahi. Cette démarche de dépouillement pourrait avoir comme action une sorte de retour en arrière, de « come-back », un peu ce sentiment que j'ai eu aujourd'hui en croisant un troupeau de Salers. J'ai l'habitude, entre autres choses, d'aller vers les troupeaux, singulièrement de bovidés, les vaches étant pour moi sacrées, comme en Inde. Ces vaches rouges, superbes et altières avec leurs cornes courbées tels des lurs – ces instruments à vent en forme de trompe de l'ancienne musique scandinave – me rappellent les aurochs (espèce éteinte au XVII<sup>e</sup> siècle, encore une fois par l'effet de l'Homme<sup>6</sup>) – le mot « aurochs » lui-même venant de l'allemand, et plus anciennement encore du norrois.

La voici mon incomparable vache, que j'ai aussi retrouvée au Danemark, avec sa robe légèrement mousseuse, dans des éclats de pourpre sombre, de touffes proches des lierres roux. L'une battait de son toupillon blanc, une autre plus loin, curieuse, me semblait être croisée avec une Charolaise car arborant, celle-ci, sa couleur miel clair.

Ainsi cette vache n'est pas, n'est plus sauvage. Loin, le temps des aurochs, loin ses ancêtres qui seraient venus de la péninsule ibérique, loin même ce qu'en dit Pline l'ancien en 23 après J.C., pour une race qui remonterait presque à la nuit des temps, apparentée au bœuf Watuzi de l'Afrique centrale. Néanmoins, au XIX<sup>e</sup> siècle, cette vache fut reclassée « Salers » par Tyssandier d'Escous, du village du même nom dans le Cantal.

Je prendrai d'abord exemple sur cette vache. Son veau, qu'elle allaite si bien (elle ne peut, paraît-il, donner du lait qu'en sa présence), a l'air si fier de sa robe rouge. Et cette vigueur douce et noble du taureau, n'impressionnant que ceux qui méjugent la tendresse rugue de la virilité.

Ainsi le dieu nordique Heimdall, qui soufflera dans son lur de bronze à l'heure du Ragnarök (l'Apocalypse), n'est-il pas l'axe du monde, son pilier, afin d'apaiser les contraires, assembler les oppositions, tel ce qui ressort des hommes et ce qui ressort des dieux ; et ce qui, à l'intérieur de soi, nous étire, nous écartèlerait, comme esprit et corps.

Et pour retrouver cette « sauvagerie » première, dépouillée de ce soi-même, qui paraît si multiple, si conflictuel, que faut-il être : éclats, fragments, bris, ou bien unité, homogénéité, stabilité ?

Puisque c'est là cette question que je me pose, ce moi, ce soi-même, qu'est-il ? Que reste-t-il, en moi, de ce qui fut, si longtemps déjà, moi ?

« Je me dis : j'ai perdu le monde visible mais je vais maintenant en retrouver un autre, le monde de mes lointains ancêtres, ces tribus, ces hommes qui traversèrent à la rame les mers tumultueuses du Nord et qui partirent du Danemark, d'Allemagne et des Pays-Bas à la conquête de l'Angleterre, qui s'appelle ainsi à cause d'eux, car 'Engaland', terre des Angles, s'appelait avant 'terre des Bretons', qui étaient des Celtes » observe Jorge Luis Borges dans une de ses Conférences, *Cécité*<sup>7</sup>.

Né, c'est moi et ce n'est pas moi, la rencontre des deux êtres qui me créa. Et ce qu'ils me lèguent, dans mon cœur, dans mes tissus, dans mon cerveau. Ce qui sera nommé, ce qui sera inscrit : patrimoine génétique, parenté – puis bientôt langue, pays, histoire...l'imbroglio effectif de cette naissance. Et pourtant, au fond, ceci n'est pas moi-même : tout ceci est autre, et n'est pas la singularité de soi. Avant cela, je suis animal. Mon corps se meut aussi aisément que le taureau aux grandes cornes, lui qui tend vers moi son museau et ses yeux luisants ; tout ceci me dit qu'il m'aime, en déambulant sur l'herbe grasse. Même le verbe « aimer » est à redéfinir.

*Le désespoir est-il un avantage ou un défaut ? (...)  
Être passible de ce mal nous place au-dessus de la bête,  
progrès qui nous distingue bien autrement que la marche  
verticale, affirmez-vous, Kierkegaard*<sup>8</sup>. Je ne crois pas, en tout état de cause, que le désespoir dont vous parlez, et dont j'aimerais vous reparler, est bien, en vérité, une caractéristique humaine ; et même si elle ne l'était pas, comme la verticalité que l'on retrouve chez le kangourou, cela ne nous ferait pas supérieurs, d'une quelconque manière, à l'animal, mais seulement différents.

Et je crois pareillement que le « soi-même » est une illusion, qui se dissout, on le sait, assez rapidement dans le grégaire, la masse, qui s'agglomère dans quelque chose qui n'est plus le soi-même, l'individualité, et qui n'est pas non plus la communion, le partage : il s'agit surtout d'une perte momentanée de singularité – ainsi que de pluralité – au dépens d'un conglomérat, une agglutination d'êtres. Le troupeau serait-il d'ordre semblable ?

*Le moi c'est le retour du rapport sur lui-même*<sup>9</sup> écrivez-vous [*da jo Selvet er Forholdet til sig selv*]. Image, reflet, boucle, tout ceci est le jeu miroitant de la conscience. Pourtant, si tel était le cas, c'est-à-dire dans une acception non théologique et contemporaine, cela voudrait donc dire que mon « moi », celui que vous tentez de circonscrire, Søren, serait déjà enfermé en soi, rebondirait, déjà, sur ce soi, qui, donc, n'aurait pas cette transparence de l'œil de la vache qui m'envisage, ni l'ouverture de mon œil vers l'extérieur, vers le dehors, regard salutaire et libre.

Et puis, il faut en convenir, cette approche du Je est intellectualisant, et va finir par s'abîmer dans justement ce qu'il faut fuir : à savoir ce qui opacifie notre relation au monde, ce qui l'entrave, ce qui *l'empêche*, comme l'enrênement et la cravache empêchent le cheval de sortir du trot – de ne pas commettre de faute, autrement c'est le traquenard. Que l'on aille, nous, à ce traquenard, cette allure non orthodoxe mais dont nous avons besoin pour approcher « l'inconnaissable ».

Maintenant, cet « inconnaissable » n'est ni ce qui ne peut être connu, ni ce qui est non-connu : cet « inconnaissable » est ce qui ne peut être saisi par le « moi ». C'est-à-dire, par exemple, la digestion de mon estomac, le mécanisme de

mon cerveau, etc. : même si vous dites que le moi est le retour sur lui-même, ce moi-là, précisément, du corps, est « inconnaissable », sauf si je m'appuie sur les théories que j'ai apprises, expliquées par d'autres au fur et à mesure de l'histoire de la biologie et de la médecine. Autrement dit, hors par le biais de connaissances apprises et abstraites, « je ne me connais pas ». Tout à fait comme la Salers de tout à l'heure. Pareillement, comment appréhender que l'univers est sans limite, ce que tout le monde paraît admettre sans frémissement ? Il n'a pas de fin, il ne finit pas : comment comprendre que quelque chose n'ait pas de fin ? Et si l'univers en avait une, alors comment finirait-il ? De quelle manière ? L'esprit se perd, il ne sait plus où le temps et l'espace sont. Et ceci est, depuis toujours, le propre de la condition humaine.

Le dieu Heimdall qui de son château céleste garde l'arc reliant la terre et le ciel, le Bifröst, nous donnerait-il cette « inconnaissabilité », reliant ainsi le monde des hommes et des dieux ? Ou est-ce simplement « l'inconnu » ?

Sans aller présentement trop loin dans l'investigation, il suffirait surtout que la pensée s'éteigne, ou du moins qu'elle se pose, qu'elle ne considère que ce qui se présente à elle, dans le surgissement perpétuel du Réel, quel qu'il soit<sup>10</sup>.

Aller le cours d'un chemin, dans le déplacement de nos pieds qui se meuvent sur un sol ; sol au granulé sableux ou de boue sèche, ou de pierres pavées, ou parfois d'asphalte bleu où monte, l'été, le parfum mou du goudron ; ce sol où l'on va, les bras aux flancs, et le trépignement de nos organes si lointains et si proches, et cette tête lourde qui n'en peut plus de continuellement définir, nommer,

conceptualiser : ce sol devrait nous libérer de notre occupation constante d'être. Exactement comme la vache là-bas n'a pas d'occupation constante d'être, elle qui paît sur les pentes herbeuses sans aucune conscience apparente des échéances et des peurs. Avouons-le, notre conscience d'être est très voisine de notre notion de *devoir* : ce devoir d'être quelqu'un, de se concevoir comme une personne unique. Certes, il est peut-être nécessaire de se croire unique, toutefois cela ne nie-t-il pas notre a-singularité, créature parmi les créatures, homme parmi les hommes ?

Kierkegaard, vous écrivez : *l'éternité fera quand même éclater le désespoir de son état, et le clouera à son moi ; ainsi le supplice reste toujours de ne pouvoir se défaire de soi-même, et l'homme découvre bien alors toute son illusion d'avoir cru s'en défaire. Et pourquoi s'étonner de cette rigueur ? puisque ce moi, notre avoir, notre être, est à la fois la suprême concession infinie de l'Eternité à l'homme et sa créance sur lui.*<sup>11</sup>

Ce mot « éternité » me dérange. D'ailleurs, dans l'édition française d'où est extrait ce passage, « l'éternité » a une fois une minuscule et l'autre fois une majuscule. Dans la version en langue danoise, nous avons une majuscule à chaque fois (*Evighed*). En français, je le préfère sans majuscule, afin d'en atténuer l'aspect religieux. Puisque l'infini (en danois, infini est quasiment synonyme d'éternité) peut aussi bien concerner l'espace que le temps. La planète Mars est dans l'infini, ce qui est certainement une forme d'éternité.

Cette éternité qui est celle que je constate avec les gravures rupestres de Tanum.

Dans cette région du Bohuslän, en Suède, se trouvent des sites du début de l'âge du bronze, entre 1800 et 500



av. J-C. À mi-distance de Göteborg et d'Oslo, proche de la côte déchiquetée de l'ouest.

Dans cet endroit se concentrent, répartis sur différents arpents, comme Vitlycke, Fossum, Aspeberget, parmi les fougères et les frondaisons écumeuses, aux pieds de bouleaux traversés de soleil, des dalles de granit inclinées, grises et plates. Des cercles (des « cupules ») y ont été creusés par l'Homme, ainsi que d'amples dramaturgies où des êtres se dressent, tenant javelots, épées, haches, ou bien incarnant des rites. La plupart de ces figures ont depuis été rehaussées de rouge vif afin d'en mieux distinguer les formes. L'ensemble stylisé donne une impression très forte de modernisme, proche de certaines peintures du mouvement CoBrA. Les corps, les animaux, les navires, surgissent littéralement de la dalle. Ces œuvres ont été réalisées au moyen de coups martelés avec des morceaux de diabase, de quartzite, et l'eau qui serpente sur ces marquages, de la pluie, de la rosée, de l'humidité naturelle, génère des brillances, des scintillements, que le soleil, très présent dans les représentations gravées, magnifie. Des créatures aux longs membres souples, au nez pointu, s'agitent parmi des vaisseaux aux silhouettes de luges. Un serpent onduleux s'approche d'un homme, les bras levés, au phallus ondoyant comme le serpent, un géant paraît manier un arc, ou encore un cavalier, sur un cheval difforme, porte lance et bouclier. Des animaux en nombre, dont des bœufs ou des vaches, des chiens, des oiseaux, se mêlent aux formes magiques, soleils avec filaments et panaches, comme des éruptions solaires.

En moi, c'est une tempête géomagnétique que déclenchent ces représentations, comme une transmission électrique. Quel infini que ce qui subsista parmi ces bois, comme si le temps restât suspendu ! Mais le temps

*est* suspendu. Entre moi et ces images, c'est bien d'une proximité, d'une immédiateté qui est à l'œuvre ; seule ma pensée, mes connaissances, me disent que le temps a passé, que des dizaines de siècles ont passé. Néanmoins, fondamentalement, ma pensée, mon intelligence me trompent. L'humain a balisé le temps, comme il a balisé l'espace par la cartographie notamment. L'Homme quadrille. Mais les dieux, sur ces roches, *sont*. J'ignore les vénération, les adorations qui accompagnaient la prière de ces peuples, mais cela ne m'empêche pas de *croire*, car je vois. Et je vois une bête cornue, toute jumelle à ma Salers. Je crois à ce qu'elle me dit, à l'instant, de ce que, maintenant, elle me révèle. Je quitte le domaine de l'Histoire pour entrer dans le cercle du Vivant.

Du reste, plonger son regard dans ce qui se manifeste, gommant pour ainsi dire notre histoire humaine, c'est-à-dire en faisant abstraction de la succession des périodes et des cycles (ce dont notre époque est friande : elle veut « savoir », elle veut scientifiquement comprendre, en se servant du point-de-vue d'aujourd'hui ; mais cela est fausseté car qui cherche et répertorie maintenant fait partie de « notre » aujourd'hui, notre présent nous conditionne autant que nos aïeux le furent par le leur), plonger dans ce qui se manifeste aujourd'hui c'est plonger dans l'infini. Et l'infini, ne serait-ce pas de croire toujours et en tout lieu que le monde surgit, incessamment, continuellement ?